

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 15 au 27 novembre 2021

Mathilde Forget



© JF PAGA

Biographie

Mathilde Forget est auteure, compositrice et interprète. Suite à un master en création musicale et sonore à l'université de Paris 8, elle co-réalise avec Édith Fambuena un album en 2014, *Le sentiment et les forêts*, qui reçoit le prix Paris jeunes talents.

Elle suit un master de création littéraire en 2017 et publie des nouvelles dans les revues *Jef Klak* et *Terrain vague*.

À la demande d'un tiers, son premier roman, est publié en 2019 aux éditions Grasset. Il est sélectionné pour le Prix du roman FNAC, pour le Prix « Envoyé par la poste », pour le Prix du premier roman, pour le Prix révélations 2019 SGDL et pour le prix France Inter/JDD 2019.

En 2021, les éditions Grasset publient son deuxième roman, *De mon plein gré*.

Bibliographie

- *De mon plein gré*, Grasset, 2021
- *À la demande d'un tiers*, Grasset, 2019

Présentation des ouvrages

***De mon plein gré*, Grasset, 2021**



Elle a passé la nuit avec un homme et est venue se présenter à la police. Alors ce dimanche matin, au deuxième étage du commissariat, une enquête est en cours. L'haleine encore vive de trop de rhum coca, elle est interrogée par le Major, bourru et bienveillant, puis par Jeanne, aux avant-bras tatoués, et enfin par Carole qui vapote et humilie son collègue sans discontinuer.

Elle est expertisée psychologiquement, ses empreintes sont relevées, un avocat prépare déjà sa défense, ses amis lui tournent le dos, alors elle ne sait plus exactement. S'est-elle livrée à la police elle-même après avoir commis l'irréparable, cette nuit-là ?

Inspiré de l'histoire de l'auteure, *De mon plein gré* est bref, haletant, vibrant au rythme d'une ritournelle de questions qui semblent autant d'accusations. Mathilde Forget dessine l'ambiguïté des mots, des situations et du regard social sur les agressions sexuelles à travers un objet littéraire étonnant, d'une grâce presque ludique. Il se lit comme une enquête et dévoile peu à peu la violence inouïe du drame et de la suspicion qui plane très souvent sur sa victime.

Extraits de presse

Coup de cœur des libraires sur le site de la librairie « Il était une fois » à Saint-Lys

C'est le récit qui manquait à la littérature, celui de la violence subie par la victime amenée à se justifier. C'est le récit du récit, celui qui doit embrayer après le fameux « Bon, on va reprendre depuis le début ». C'est le récit de la collecte des indices et des preuves. Le récit de l'enchaînement des mots et des actes qui font germer le désordre de la pensée au point de ne plus savoir si, elle, assise là, est la victime ou l'accusée. Et Mathilde Forget entraîne le lecteur dans cette ambiguïté pour le moins inconfortable, dès le début avec l'incipit « Je me suis livrée à la police moi-même ». Car, malgré la relative bienveillance de ses interlocuteurs, les heures qui suivent, dans ce commissariat, ne manqueront pas de la faire vaciller, sur cette chaise, sur ce chemin de crête étroit entre douleur et culpabilité. Cette culpabilité qui n'a pas sa place mais qui s'impose.

L'intelligence de la narration prend le lecteur lui-même au piège jusqu'à ce que petit à petit tout prenne sens. Ça percute par des questions / affirmations obsessionnelles qui reviennent et martèlent le bon sens ; ça bouleverse par la violence insidieuse de la machine judiciaire sans juger ceux qui l'incarnent. C'est drôle aussi parfois (merci !) par des situations ou répliques incongrues. C'est très court, ça se lit en apnée mais, faut-il l'avouer, avec aussi un grand enthousiasme littéraire (cette écriture, ce style, cette narration !).

Interview de Mathilde Forget dans le magazine *Friction*, 6 avril 2021, par Zig

De mon plein gré est le deuxième roman de Mathilde Forget, nous avons eu la chance de nous entretenir avec l'écrivaine à l'occasion de sa parution aux éditions Grasset, le 24 mars dernier. Nous avons parlé, entre autres choses, de littérature, de parole, de culpabilité, de corps, d'humour, de colère.

Zig : *De mon plein gré* s'ouvre sur un interrogatoire de police – celui de la narratrice – qui s'est livrée elle-même pour un crime, dont elle semble être coupable. On lui demande de « prouver qu'elle ne voulait pas que ça arrive », et pour cela, elle lutte pour se réapproprier sa parole qui est sans cesse déformée par le Major. Un Major qui « s'approprie le je », reformule et affirme au lieu de poser des questions.

Dans ton écriture, il y a une volonté de précision presque chirurgicale dans la description : la narratrice se corrige parfois sur ce qu'elle vient de dire, utilise des paraphrases, cherche à saisir par les mots une nuance de bleu... est-ce un moyen pour elle de se réapproprier sa parole ?

Mathilde Forget : Il y avait aussi une volonté de mettre en scène l'état d'esprit dans lequel on peut être quand on nous demande d'être ultra précis mais que notre parole est modifiée : du coup on devient un peu parano parce que le moindre détail peut nous rendre coupable. J'avais envie de mettre le lecteur dans la tête de la narratrice à ce moment-là. Il y avait cette idée que la phrase « S'il avait sa main dans votre bouche il ne vous tenait pas » la fait basculer dans une réalité qui est déroutante et où elle se rend compte que tout peut être retenu contre elle, que le moindre détail est très important. Son cerveau est modifié par ce processus d'interrogatoire.

Zig : Son cerveau est modifié, et j'ai vraiment eu l'impression que le sens des choses était aussi bouleversé, par exemple ses amis deviennent des étrangers, et d'ailleurs tu écris « les vérités d'avant n'existent plus ».

Mathilde Forget : Parfois, lorsqu'on a subi un viol, il y a un avant et un après et la procédure judiciaire accentue cette sensation. Tous les objets, tous les épisodes de votre vie vont être réinterrogés, réinterprétés à propos de l'événement, pour savoir si ça a vraiment eu lieu. Quand les policiers prennent un objet, le seul intérêt c'est de savoir si c'est une preuve ou pas, un indice ou pas... ça veut dire aussi que tout ce qui existait avant, tout ce que cet objet racontait avant, n'a aucun intérêt, n'existe plus. Tout est interrogé pour savoir si l'événement a vraiment existé, et les autres histoires semblent effacées parce qu'inintéressantes pour les policiers.

Zig : Les choses sont réinterprétées, et les mots aussi : il y a le mot « Bisou » qui est peut-être l'un des plus doux de la langue française, mais dans ton récit, il se transforme en coup de couteau...

Mathilde Forget : Ce qui était compliqué, c'était de doser ce que j'avais envie de montrer de la violence, c'est-à-dire : pas beaucoup. Et en même temps pour justifier la violence des flics par rapport à l'événement, il fallait qu'à un moment donné, la violence de l'événement apparaisse. Leur comportement apparaît d'autant plus violent, parce qu'il y a eu cet

événement violent. Donc leurs questions, interrogations, suspicions sont encore plus vertigineuses, car eux savent ce qu'il s'est passé, contrairement au lecteur. Ils avaient connaissance de la violence de ce qu'il s'était passé, mais ça ne les empêchait pas de poser des questions improbables. Je voulais faire l'inverse pour le lecteur : il ne connaît pas l'événement au début, donc il peut peut-être trouver ça un peu étrange, mais finalement normal que les policiers mènent une enquête. Et ensuite, sans trop lui imposer de violence, lui révéler qu'on parle de ça, et que c'est pour ça que c'est violent ces interrogatoires.

Zig : Ce qui est aussi très violent dans leur façon de faire, c'est de faire répéter l'histoire. À chaque fois que j'ai lu cette phrase « Bon on va tout reprendre depuis le début », je me suis dit : attends mais c'est horrible, ça fait combien de fois qu'elle le raconte ?

Mathilde Forget : Oui et c'est pour ça que, au-delà du fait que cet événement me soit arrivé, je me suis vraiment dit qu'il y avait un terrain pour la littérature qui était incroyable, parce que ce n'est que ça : ce n'est qu'un combat sur le langage. Qu'est-ce que raconter une histoire ? À partir de quand raconte-t-on ? Qu'est-ce qui est vrai, qu'est-ce qui ne l'est pas ? Et parfois, les policiers réécrivent des petites choses, sauf qu'au moment du procès, quand les jurés vont décider de ce qu'il s'est passé, et d'une condamnation ou pas, ils vont s'appuyer sur ces récits, sur ces dépôts de plainte, sur ces PV, et c'est à partir de ça qu'ils vont avoir accès à l'événement. C'est la raison pour laquelle c'est terrible, c'est un procès qui est d'abord verbal, et tu te débats pour essayer de raconter. Et ça t'échappe. De tous les côtés.

Zig : Le fait de répéter tout le temps ton histoire et ce que tu évoques sur le terrain littéraire m'évoque la satiété sémantique, ce phénomène qui se produit quand on répète plusieurs fois un mot ou une expression : au bout d'un moment, ça devient une suite de sons dénuée de sens, on en vient parfois à douter que le mot existe.

Mathilde Forget : Oui, sur la question du doute, tu peux finir par vraiment douter de ce qui est arrivé, de pourquoi tu es là... de ta culpabilité en fait.

Mais pour les phrases répétées, j'avais plutôt la volonté de les rendre insupportables. Ce sont des phrases que j'ai entendues, et j'ai construit tout le texte autour de quatre ou cinq phrases qui paraissent anodines mais qui sont des coups à chaque fois. Ensuite, il faut construire dessus, il faut les digérer, en faire quelque chose. En les répétant, j'avais envie de les rendre très imposantes, et d'essayer de les absorber dans le texte mais sans y arriver. Parce qu'elles sont toujours là. Il y a toujours quelque chose qui coince, quand bien même on essaie de les comprendre ou... comment dire... de vivre avec. La répétition c'était pour montrer que ça ne marche pas. Ces phrases resteront toujours gravées à un endroit où elles vont toujours raisonner en moi.

Zig : Tu évoques les coups, les choses gravées en toi, et ça m'amène sur le sujet du corps. Tu écris que le lieu du crime est le corps de la narratrice. Et son corps, il est dans un premier temps incarné par ses fluides (sa bave, sa transpiration froide contre sa peau, son urine) et il se heurte à la mécanique froide de la procédure, qui elle, est plutôt incarnée par le bruit du clavier, les roulettes de la chaise, la répétition qui sonne un peu comme un robot. J'avais une impression de lutte entre la mécanique et les fluides de la narratrice.

Mathilde Forget : Les fluides c'est aussi une preuve du vivant. Dans son corps, il y a encore des choses qui se passent, et qui semblent dire qu'il y a encore un peu de vie. Ce qui est difficile à ne pas oublier, car tout au long de l'enquête, le corps est la principale pièce à conviction, un objet dans une pochette en plastique. L'investigation se fait d'abord sur lui, c'est d'abord sur le corps qu'on va chercher les preuves. Et après il faut arriver à se le réapproprier.

Zig : Et au moment où il est un objet, comme une pièce à conviction, elle en est presque dépossédée : l'agent qui la prend en photo retire sa capuche et la tire par le bras pour l'éloigner du mur, un technicien fait rouler ses doigts sur la feuille, elle est portée par Jeanne qui glisse ses bras sous les siens et « n'a pas eu besoin d'insister pour que mon corps la suive ». C'est presque un pantin, au sens de l'objet. Et à la fin, elle se réapproprie son corps...

Mathilde Forget : J'ai l'impression qu'elle se réapproprie plus une pensée, car avant elle essaye juste de ne pas être coupable de ce qui lui est arrivé. C'est seulement après, à la fin de toute cette procédure, qu'elle peut commencer à expérimenter ce qui a traversé ou traverse encore son corps.

Zig : À la fois elle commence à réapproprier une pensée sur son corps, et en même temps, comme tu l'écris, « le corps est un lieu qu'on ne quitte jamais ». Virginie Despentes utilise le terme « inoculé » dans *King Kong Théorie*. Donc il faut vivre avec ça dans son corps.

Mathilde Forget : Après un événement difficile, on peut entendre cette phrase : tu dois avancer maintenant. Mais lorsqu'il s'agit d'un viol, l'événement avance avec nous. Car il a eu lieu à l'intérieur de notre corps et que c'est notre corps qui nous permet d'avancer. L'événement est à l'intérieur de moi donc je ne peux pas m'en éloigner.

Zig : Par rapport à la mise à distance et la tentative de s'en éloigner, je voulais t'interroger sur l'humour. Quand on accède à l'intériorité de la narratrice, et pas seulement d'ailleurs, il y a des moments où on peut rire, malgré la violence du propos. J'avais noté une phrase de Bergson, dans *Le rire*, il écrit, sur le rire, donc : « c'est une anesthésie momentanée du cœur, pendant laquelle l'émotion ou l'affection est mise de côté ; il s'adresse à l'intelligence pure ». Pour le lecteur ou la lectrice, l'humour permet d'agir comme une soupape à certains moments. Est-ce que pour toi, c'était aussi une tentative de mise à distance ?

Mathilde Forget : Je pense que l'émotion est de l'intelligence et que l'humour et le rire ne sont pas des instants dénués d'émotion. Ce n'est pas conscient chez moi d'utiliser l'humour dans mon écriture pour mettre à distance l'événement, ou rendre le texte plus digeste pour le lecteur. Je pense que l'humour est un certain rapport au monde. C'est le mien. Et mon écriture retranscrit d'une certaine manière mon rapport au monde. J'ai tout de suite vu l'absurde de cette expérience kafkaïenne et j'ai tout de suite vu, malgré la violence, des choses très amusantes que je voulais écrire.

Mais bien sûr, je voulais aussi que l'expérience de lecture soit agréable, et ça me fait plaisir qu'on me dise « je ne sais pas comment le dire, c'est horrible, mais j'ai adoré le livre ». J'avais peut-être aussi dans l'idée de piéger le lecteur, qu'il ait pu rire dans la première partie pour que le basculement au milieu du livre soit encore plus terrible. Mais je ne devrais peut-être pas dire que je voulais piéger le lecteur...

Zig : Je te confirme que le plaisir de lecture est vraiment là, mais c'est vrai quand je t'ai contactée pour l'entretien il y a quelques jours, j'ai pensé : je ne peux pas lui dire que j'ai adoré son livre !

Parce qu'à la fois je le vois comme un objet littéraire, mais il est aussi indissociable de ton vécu.

Mathilde Forget : Je comprends cette sensation, je peux l'avoir moi-même. Lorsque j'ai décidé de dédier le livre à trois personnes, je me suis dit « c'est horrible de dédier ce livre, ce n'est vraiment pas un cadeau ». Et puis j'ai regardé si Despentes avait dédié *King Kong* à quelqu'un. Elle l'a fait. Ce qui m'a décomplexée !

Mais j'adore quand les retours sont – même si je sens que c'est difficile de me le dire – « je l'ai dévoré », « je me suis régälée ». En fait, il faut comprendre que ce qui est dit sur l'objet littéraire, l'expérience de lecture, n'est pas un avis sur l'événement autour duquel le livre est écrit.

Zig : Dans la série *LSD Violé.es : une histoire de domination* dans laquelle tu intervies, Annie Ernaux parle de visibilité, de l'importance de « mettre au jour » ou « donner à voir ». Elle précise « ce que j'écris va provoquer du dégoût, mais si je ne le fais, c'est se placer du côté de la domination masculine du monde ». Ta narratrice évoque à plusieurs reprises l'invisibilité (« Mon job est une cape d'invisibilité », sa casquette la protège du regard des autres etc.), est-ce qu'écrire ce livre était un moyen de rendre visible ?

Mathilde Forget : Oui de donner à voir ce qui se passe dans les commissariats. Je sentais que j'avais l'espace, et aussi l'envie et même le plaisir littéraire de faire un objet qui permettrait de montrer très clairement que les femmes sont accusées.

Donc je ne veux plus entendre « Pourquoi les femmes ne portent pas plainte ? ». Je voulais créer un objet pour dire : oui, les femmes sont culpabilisées quand elles portent plainte pour viol, et c'est l'enfer de porter plainte pour viol. Vraiment.

Mais le point de départ a vraiment été un exercice littéraire, un jeu même, une excitation littéraire presque. Quand j'ai vu une adaptation du *Procès de Kafka* au théâtre, je me suis dit : c'est génial, il l'a fait, tout est là, il faut maintenant que je le réécrive avec une femme qui porte plainte pour viol. Joseph K. est accusé d'un crime qui n'est pas nommé, mais il doit se défendre et s'il ne se défend pas, on trouve cela suspect. C'est kafkaïen oui, et c'est ce que j'ai vécu. Je dois beaucoup à Franz pour ce deuxième roman !

Zig : Concernant le format du texte, tu as inséré des documents à certains endroits.

Mathilde Forget : Ça c'était pour faire surgir la violence de l'événement, le faire apparaître dans une forme froide du document retranscrit et pour créer un autre discours. Je voulais que ce soit un autre lieu où l'événement est raconté de cette manière-là : froide, sortie du PV. Qu'il soit assez peu raconté par la narratrice finalement. C'est ce qui est très étrange : on va nous demander de raconter l'histoire 70 fois et après tout ça, on a l'impression qu'on n'a jamais eu l'occasion de le raconter. Et je crois qu'il y a ça chez les victimes de violence : l'impression qu'on n'a jamais eu l'espace pour raconter ce qu'il s'est passé vraiment, alors qu'on a pu le raconter 100 fois à des flics. On n'est pas là pour raconter un événement, on est là pour trouver des preuves. On ne nous demande pas de raconter ce qu'il s'est passé, mais

de prouver que cet homme-là a fait quelque chose de condamnable. Ce n'est pas la même chose : on rentre dans la problématique de trouver des preuves et on est privé de raconter ce qui nous est arrivé.

Et à partir du moment où tu commences à raconter, tu sais qu'en face, la volonté, ça va être de ne pas être sûr que ce soit vrai, ou ne pas être sûr qu'on ne l'a pas un peu cherché.

Zig : D'ailleurs, le Major coupe souvent la parole à la narratrice dès qu'elle digresse.

Mathilde Forget : Oui, parce qu'elle a besoin de se raconter plus largement, en dehors du viol, comme un acte de survie presque, mais c'est inintéressant pour la police qui n'a pas le temps pour ça.

Zig : Tu l'as évoqué tout à l'heure, et j'ai lu que tu avais vu une représentation du *Procès de Kafka*, relu le roman du même nom, et que le personnage de Joseph K. t'avait inspirée. Le livre se termine par l'exécution de Joseph K. et ces lignes « Comme un chien ! dit-il, c'était comme si la honte dût lui survivre ».

Tandis que le tien se termine par la colère, et une narratrice qui reprend le dessus sur son histoire.

Mathilde Forget : J'ai mis la fin du procès en incipit pour partir de la honte et aller vers quelque chose de triomphant. La narratrice, grâce à la littérature, reprend le pouvoir sur les policiers, et même sur l'homme qui l'a violée.

Zig : Avec une espèce de rage, ou de colère en toi.

Mathilde Forget : Ça me fait plaisir que tu le sentes parce que je ne voulais pas qu'il y ait une fin en résilience. Je ne voulais pas que ce soit la paix qui termine le récit. Je voulais que ça parle de quelqu'un qui reprend le pouvoir, et c'est peut-être même le début d'un combat. Je suis contente que tu aies pu ressentir quelque chose autour de la colère, qui fait qu'on se relève, qu'on n'accepte pas.

Zig : La honte de Kafka, la colère de ta narratrice, pour moi, ça faisait écho à ce que disait Sol dans la série LSD : « la colère c'est de la dignité ».

Mathilde Forget : Oui Sol en parle très bien de la colère. La colère, c'est se respecter, et c'est continuer à dire « ça ne devait pas m'arriver, je ne suis pas d'accord ».

Zig : Ne pas s'en satisfaire de la situation, pour soi-même, mais aussi pour les autres. Il y a une portée universelle à ce message.

Mathilde Forget : Oui complètement. Et interroger : pourquoi la colère dérange ? Qui dérange-t-elle ? Pourquoi on nous demande ne pas être en colère ? Et qui, surtout, nous demande de ne pas être en colère ? Et à qui on demande de ne pas être en colère ? Enfin bref, en gros, les femmes ne doivent pas être en colère et c'est intéressant de se poser la question : pourquoi ? Pourquoi est-ce que la société a peur de la colère des femmes ?

Zig : Et pourquoi à ton avis ?

Mathilde Forget : Justement parce que la colère nous permet de rester debout plus longtemps, de nous organiser, de ne pas être dans ce que les dominants préfèrent, c'est-à-dire, la résilience et l'acceptation de notre condition de corps dominés par eux.

À la demande d'un tiers, Grasset, 2019

« La folie n'est pas donnée à tout le monde. Pourtant j'avais essayé de toutes mes forces. »



C'est le genre de fille qui ne réussit jamais à pleurer quand on l'attend. Elle est obsédée par Bambi, ce personnage larmoyant qu'elle voudrait tant détester. Et elle éprouve une fascination immodérée pour les requins qu'elle va régulièrement observer à l'aquarium.

Mais la narratrice et la fille avec qui elle veut vieillir ont rompu. Elle a aussi dû faire interner sa sœur Suzanne en hôpital psychiatrique. Définitivement atteinte du syndrome du cœur brisé, elle se décide à en savoir plus sur sa mère, qui s'est suicidée lorsqu'elle et Suzanne étaient encore enfants.

Elle retourne sur les lieux, la plus haute tour du château touristique d'où sa mère s'est jetée. Elle interroge la famille, les psychiatres. Aucun d'eux ne porte le même diagnostic. Quant aux causes : « Ce n'est pas important de les savoir ces choses-là, vous ne pensez pas ? » Déçue, méfiante, elle finit par voler des pages du dossier médical qu'on a refusé de lui délivrer.

Peu à peu, en convoquant tour à tour Blade Runner, la Bible ou l'enfance des tueurs en série, en rassemblant des lettres écrites par sa mère et en prenant le thé avec sa grand-mère, elle réussit à reconquérir quelques souvenirs oubliés.

Mais ce ne sont que des bribes. Les traces d'une enquête où il n'y a que des indices, jamais de preuves.

La voix singulière de Mathilde Forget réussit à faire surgir le rire d'un contexte sinistre et émeut par le moyen détourné de situations cocasses. Sur un ton à la fois acide et décalé, elle déboussole, amuse et ébranle le lecteur dans un même élan.

Extraits de presse

Article publié sur le site *France info*, août 2019, par Laurence Houot

Un premier roman où il est question d'internement psychiatrique, de « syndrome du cœur brisé », et de l'amour qui lie deux sœurs au-delà de tout.

L'histoire : quand on fait connaissance avec la narratrice, elle vient de rompre avec « *La fille avec qui elle veut vieillir* ». Elle a aussi été contrainte de faire interner sa sœur à l'hôpital psychiatrique. La narratrice est terrifiée par les requins. Et elle se remémore la scène de Bambi, « *ce connard* », qui « *à cinq ans et en un petit mouvement de tête, semble avoir déjà tout compris* ». Elle et sa sœur Suzanne ont elles aussi perdu leur mère quand elles étaient enfants. Cette mort brutale semble n'avoir pas provoqué les mêmes effets sur les deux sœurs. « *Les fissures ne sont pas uniquement causées par le séchage du bois, certaines sont dues à un choc. Une fois, j'ai planté des clous de même taille dans deux poutres différentes, mais jamais les crevasses ne se ressemblent. Un événement de même nature produit rarement des résultats identiques* ».

La narratrice, définitivement atteinte du « syndrome du cœur brisé » après la rupture avec son amie, et chamboulée par l'internement de sa sœur, se lance alors dans une enquête pour mieux comprendre la mort de sa mère, qui s'est suicidée en se jetant de la plus haute tour d'un château...

La folie douce

Ce roman est une quête de la folie, cette affliction qui « *n'est pas donnée à tout le monde* », regrette la narratrice, citant Lacan. Elle confie avoir pourtant « *essayé de toutes ses forces* ». Au détour de son récit, la jeune romancière dénonce les manquements de la psychiatrie en France, sans insister.

Elle préfère remonter le fil de son histoire. En retournant voir les psychiatres qui ont suivi sa mère (dont elle ne tire rien), en fouillant les archives de la presse locale, à travers des lettres de sa mère, en scrutant l'enfance des tueurs en série, et aussi au contact de sa sœur internée, qu'elle connaît si bien jusque dans les moindres vibrations, la narratrice reconstruit le visage de cette folie installée dans sa famille, une folie à deux versants, l'un sombre, l'autre joyeux aussi, mais que la société peine à accueillir.

Et l'amour qui fait mal

En arrière-plan, une évocation poétique du chagrin amoureux, cette douleur concrètement décelable, nous dit la narratrice, sur la surface du cœur, qui se couvre, ont découvert les scientifiques de l'université d'Aberdeen, « *de petites cicatrices visibles sur le muscle* », affectant le système de pompe « *de manière permanente* ». Les Japonais avaient constaté le même phénomène, apprend-on, et l'avaient baptisé « *Tako Tsubo* », qui signifie « *piège à poulpe* » en japonais, un syndrome qui peut aller jusqu'à la crise cardiaque. « *Il n'existe pas de traitement à long terme, regrette Jeremy Pearson, médecin à la British Heart Foundation. Je regrette avec lui* ».

La fraternité (ici au féminin) est aussi au programme d'À la demande d'un tiers, décrite dans cette histoire singulière comme un lien quasi animal. Avec ce premier roman court et intense,

la romancière ne s'encombre pas d'une narration linéaire, livrant par morceaux, comme le fait la mémoire, les épisodes qui permettent de reconstituer le puzzle d'une histoire. L'écriture est musclée, rythmée comme une balade musicale. Le propos jamais larmoyant, au contraire, l'humour irrigue sans cesse cette tragédie racontée avec tendresse.

Article publié dans le magazine *Livres Hebdo*, mai 2019, par Olivier Mony

La vie, parfois, c'est ce qui ne vous arrive pas. Ou alors, ce qui n'arrive pas jusqu'à vous. C'est aussi l'enfance recommencée. Jusqu'à l'excès. Jusqu'à en extirper le réel.

C'est, comme pour la narratrice d'*À la demande d'un tiers*, le très beau, très drôle et très triste premier roman de Mathilde Forget, se libérer du « syndrome de Bambi ». Cette encore jeune femme, la vie, elle n'y arrive pas très bien. Peut-être que le fait que sa grande sœur unique et adorée soit internée dans un hôpital psychiatrique, que sa mère se soit suicidée, se jetant du haut de la plus haute tour d'un château, qu'elle ne puisse appeler son père autrement que par son prénom, qu'elle ait rompu sans raison avec la femme qu'elle aimait et qu'elle éprouve une fascination morbide pour les requins (entre autres petits dérangements), y est pour quelque chose. Bref, alors que les souvenirs d'enfance l'assaillent, son présent aussi a plutôt une sale gueule.

Jeune chanteuse au talent déjà très remarqué, Mathilde Forget compose pour ce coup d'essai bien balancé, sans pathos mais avec une tendre ironie, un requiem pour la grâce des isolés, la beauté des zinzins.

Extraits vidéo

Présentation du titre *À la demande d'un tiers* par Mathilde Forget, septembre 2019, par la librairie mollat



[Voir la vidéo](#) (durée : 3 min)

Interview de Mathilde Forget sur *France 24* dans l'émission « Premières », octobre 2019

Premières s'intéresse cette semaine au premier roman de Mathilde Forget *À la demande d'un tiers*. Un roman lumineux entre récit initiatique, enquête, réflexion sur la folie des autres et quête de soi. « Ne devient pas fou qui veut », a dit Jacques Lacan, le célèbre psychanalyste français. Et semble dire à son tour Mathilde Forget. Avec un petit détour par son premier album *Le sentiment et les forêts*, qui date de 2014 et qui lui correspond encore bien.



[Voir la vidéo](#) (durée : 5 min)

Interview de Mathilde Forget sur *Radio Campus Paris* dans l'émission « La Nouvelle Bouquinerie », décembre 2019, par Léa Cassagnau et Marianne Giraud

LA BOUQUINERIE [Contre] culture Pipe au bec Culture

27 Déc 2019 LA NOUVELLE BOUQUINERIE : À LA FOLIE // 22-12-2019

f t

La Nouvelle Bouquinerie : A la folie // 22-12-2019 2:25 1:00:27

La Nouvelle Bouquinerie reçoit Mathilde Forget pour son premier roman *À la demande d'un tiers* (Grasset, 2019).

[Écouter le podcast](#) (durée : 1h)

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté

Site Besançon : 25, rue Gambetta - 25000 Besançon

Tél. 03 81 82 04 40

Site Dijon : 71, rue Chabot-Charny – 21000 Dijon

Tél. 03 80 68 80 20

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues

g.faivre@livre-bourgognefranche.comte.fr

- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues

n.bigaillon@livre-bourgognefranche.comte.fr

- Marion Masson, chargée de mission Vie littéraire & Développement des publics

m.masson@livre-bourgognefranche.comte.fr

- Marion Clamens, directrice

m.clamens@livre-bourgognefranche.comte.fr

Site Internet : livre-bourgognefranche.comte.fr

Site Internet du festival : lespetitesfugues.fr



**Agence Livre
& Lecture**
Bourgogne-
Franche-Comté